

Nostalgie des origines

Jean Éthier-Blais

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Éthier-Blais, J. (1986). Nostalgie des origines. *Moebius*, (29), 115–122.

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Nostalgie des origines

L'exil est d'abord un rejet. Il fait suite à une faute, en sorte que l'exilé ne pourra plus être heureux. D'où les lamentations. Hertel, à Paris, écrira **Désespoir et noyade**; la solitude n'a de sens que si l'homme se sent chassé d'un paradis, lorsqu'il a perdu l'essentiel de lui-même, qui est l'appartenance à une patrie. Souvent, l'exilé a eu raison. Ses persécuteurs ont tort. Pourtant, l'exil porte en lui une condamnation; la faute doit être objective, pour que l'exilé devienne celui qu'il est. Il sait qu'il a raison, cependant que son état constitue la preuve qu'il a eu tort. D'une certaine façon, l'exil est une perte totale, qu'il advienne de choix délibéré ou qu'il soit imposé par un diktat social ou politique. Aussi l'exilé, dont le profil devient vite celui d'un éternel insatisfait, est-il à la recherche d'un nouveau lieu où promener sa solitude. Il sait qu'ailleurs, dans son propre pays, des hommes, d'anciens amis, vieillissent et peuvent s'attacher à leur lieu d'origine. Cet approfondissement de l'amour qu'on porte au lieu de sa naissance est l'une des joies profondes du vieillissement. L'exilé, au milieu d'hommes et de femmes qui lui seront toujours, quoi qu'il advienne, étrangers, ne peut plonger ses racines nulle part. Car la terre refuse de ranimer les racines violemment arrachées à un sol étranger. Les terreaux ne se trahissent pas les uns les autres.

Autres pays, autres moeurs. Chez les Romains, l'exil était une chose horrible et cependant presque naturelle. Il faisait partie de la vie politique inexorable; on pouvait y échapper comme on devait, l'heure venue, s'y soumettre. L'exil dans une villa en Campanie allait de soi. On s'y ennuyait, mais on recevait des nouvelles

de l'Urbs, on suivait le mouvement des idées, on n'était pas tout à fait étranger à la vraie vie. Au loin, perdu dans les Marches, ou aux abords des steppes, on se plaignait fort. Parfois, l'exil équivalait à une condamnation à mort; aussi les exilés suppliaient-ils qu'on leur donnât un lieu d'exil sûr, loin d'assassins stipendiés. Il valait donc mieux vivre loin de Rome que mourir. Il n'en reste pas moins que l'éloignement est, en soi, un exil, qui s'aggrave donc de la perfection du lieu que l'on quitte. A l'époque de Pompée et de César, comme sous l'Empire, Rome avait atteint un tel degré de splendeur, le bonheur de vivre s'y étalait avec une telle magnificence, que l'exil y avait pris des proportions horribles. L'âme du citoyen était attachée à celle de la Cité. Il en fut de même sous Louis XIV. Le Roi était devenu un modèle, la divinité qui répandait les grâces, une sorte d'usurpation de la puissance de Dieu. Aussi les courtisans baignaient-ils dans le rayonnement de sa personne sacrée. Il était un Père, au sens où Jéhovah fut père des Juifs. Jamais on ne se permit d'attenter à la vie de Louis XIV; cela ne se produisit que sous Louis XV, lorsque l'impiété eut fait les progrès que l'on sait. L'exil (par exemple celui des Parlements) devint purement politique, la personne du Roi ayant perdu de son caractère sacré. Sous Louis XIV, ne plus voir le Roi, c'était aussi bien la cécité. Le bonheur de l'homme était de pouvoir le contempler jour et nuit. Affaire de mentalités, l'adoration royale correspond dans le temps à l'instauration de l'adoration perpétuelle. Loin du Roi, les ténèbres extérieures.

Plus le centre est souverain, plus la faute commise contre lui est grave, plus le rejet est violent, plus le lieu de l'exil est exécrable. Pour un Français, l'exil est d'être loin de Paris; pour un étranger, Paris peut devenir un lieu d'exil. Telle est la relativité des choses. Un homme quitte une capitale barbare pour habiter Paris. Il y pleure son exil. C'est que, dans son pays, il jouait un rôle, on l'écoutait, on lisait peut-être ses livres, les autorités le craignaient. Il avait son choix d'amis, ses habitudes, des rues dont il connaissait les encoignures; il connaissait le visage de ses ennemis. Il quitte tout cela pour une ville infiniment plus belle, plus riche en mouvements divers que, par exemple, Montréal. Pourtant, il y sera malheureux, car tout exil est un recommence-

ment.

Il y a la solitude. Il y a la découverte. **Vae soli**, dit saint Paul, et cette parole ne s'applique à personne aussi bien qu'à l'exilé. Quelle solitude est plus profonde que celle créée par le bannissement? L'homme se sent coupé du reste du monde. Un acte public le recouvre. Les exilés politiques, dita-t-on, sont, au contraire, entourés de la grâce de leur vérité et des souffrances qu'ils ont subies. Ils n'en rêvent pas moins de rompre cette solitude essentielle. Le patriotisme est une vision de soi-même à l'intérieur d'un espace donné, où se déroule l'histoire de la collectivité et, par elle, de tout individu. Ainsi, à l'époque du référendum qui devait définir les contours du Québec, nous avons pu nous rendre compte à quel point un espace aussi mythique que «nos Rocheuses» faisait partie intégrante des schèmes du patriotisme québécois. Il fit vibrer bien d'autres coeurs que ceux des quelques vieilles pythies qui en avaient fait leur chose. L'exilé a le sentiment que son terreau natal le repousse. Aussi, avec le vieillissement, le sentiment d'appartenance au sol natal se renforce-t-il en lui. Soljenitsyne lui-même affirme qu'il reverra un jour la Russie; et, sinon lui, du moins ses enfants. L'exil du père prendra fin lors du retour du fils. Lorsqu'il s'agit d'un écrivain, cette solitude se double du tragique de l'absence de public. Je ne parle pas de l'écrivain québécois dont la raison d'être est précisément de n'avoir pas de lecteurs. Les Russes (au vingtième siècle, on revient toujours à eux) de la première émigration ont réussi à rassembler leurs forces et à recréer un public. Ces lecteurs appartenaient en grande partie aux classes distinguées, ce qui facilitait les choses. Bounine ou le jeune Nabokov écrivirent quand même dans une sorte de désert. Nabokov vieillissant se tourna vers la langue de communication par excellence, l'anglaise. Il se refit une patrie, au coeur de ce nouvel idiome, dont il devint un défenseur pointilleux; gare à qui se permettait le moindre solécisme! Tant est fort le besoin d'appartenance. On remarquera que les romans américains de Nabokov sont évocateurs d'un espace imaginaire sans frontières, sans fin, qui ne saurait être que celui des steppes, celui que l'on retrouve dans **les Frères Karamazov** lorsque Mitia «vole vers Mokroïé», qu'il jure avec transport, comme son

frère Aliocha, d'aimer toujours la terre. La solitude fait naître dans l'esprit des images d'un passé vécu ou rêvé.

L'exilé redevient un enfant et recommence à apprendre. Souvent, il lui faut se mettre au b-a-ba d'une langue. Parfois deux; ce fut le cas de Nabokov pour maîtriser l'allemand et l'anglais. Habitué aux us et coutumes du pays, le voilà au milieu d'un autre peuple, dont il subodore le mépris dès lors qu'il se trompe dans les petits mystères de la vie quotidienne. Conserver sa personnalité, en acquérir une seconde, et peu à peu, la première identité cède le pas. Il s'agit d'une métamorphose. Cette transformation a lieu sous les yeux des nouveaux amis et des collègues, qui vous poussent à devenir l'un d'entre eux, sans nuances, et qui, cependant, se moquent, en vous, de l'étranger qui cherche à devenir un citoyen comme les autres. Seuls les Etats-Unis, civilisation d'immigrants, refusent cette discrimination implicite.

Ce lieu de la tombe est significatif. Stravinski à Venise; Nabokov en Suisse; Hertel achète un terrain à Paris; Borduas en terre française; Liszt à Weimar. L'exilé s'enfonce dans la négation des origines. Il repose au milieu des autres, loin des hommes de sa génération. Ceux d'un autre siècle rapatrieront ses cendres. Est-ce bien nécessaire? Les cendres de Hertel furent rapatriées de son vivant, au scandale de ceux qui l'aimaient dans son oeuvre, dans sa vie, dans la symbolique de sa mission sur la terre. Pour lui, un second exil commence avec la mort. Enterré en France, il pouvait devenir un mythe; réduit au cimetière québécois (et lequel?) il rentre dans le rang, lui, le contempteur du troupeau. En Océanie, on trouve des tribus réductrices de têtes; nous sommes une tribu réductrice des destins.

Dans notre littérature, les exilés les plus célèbres sont Crémazie, Roquebrune, Dugas, Hertel. Seul Crémazie fut forcé de fuir son pays; et encore, non pour des raisons d'idéologie, mais bien parce qu'il craignait la prison à la suite de malversations caractérisées. Ses lettres sont familiales, pleines de Québec et de la vie ici. Il n'a jamais voulu couper le cordon ombilical. Mais l'exil a sur lui cette conséquence qu'il cesse d'écrire, sinon des descriptions de sa vie immédiate. Il n'est plus le poète qu'il a été: déclamatoire et rude d'appro-

che, certes, mais emporté par l'élan historique. Son séjour en France ne lui a pas appris à surmonter ses défaillances d'écriture. Son style reste chaotique. Il ne s'élève pas au-dessus de ses misères. Mais faut-il demander à tous les écrivains d'accéder à l'universalité? Il y a chez Crémazie l'intelligence et une vue juste de notre situation politique et culturelle. En somme, de son trépied européen, il ne s'est pas trompé. Le Québec est resté le Bas-Canada.

Roquebrune et Dugas sont des exilés aristocratiques. Savants archivistes, ils conservent des liens précis avec l'administration d'origine. Roquebrune occupe, avec sa femme et souvent quelque ami de passage, une belle villa à Auteuil; Marcel Dugas, célibataire comme on ne pouvait l'être, entre les deux guerres, qu'à Paris, vit modestement à l'ombre du Panthéon. Leur exil recouvre la première moitié du siècle. Ils n'ont jamais regretté leur pays, tout juste bon à leurs yeux à servir de refuge en temps d'angoisse, et à la toute dernière fin, à y mourir. Seule importe l'oeuvre. Ils l'alimentaient grâce à leurs amitiés canadiennes, ces grands bourgeois, ces rapins, qui circulaient entre Montréal et Paris. A Paris, Dugas écrit son **Fréchette**, Roquebrune, ses souvenirs. Leur exil est, tout simplement, une prise de distance qui s'accompagne d'une prise de conscience littéraire. Il n'a rien d'intérieur. L'oeuvre de Dugas est d'un poète, à la recherche de l'Idée. Elle est mince, souvent répétitive. Il lui manque la présence antéenne. C'est à celle-ci que, sans cesse, il revient. Le Jardin du Luxembourg sert de prétexte à de nostalgiques évocations de l'enfance. Saint-Jacques l'Achigan n'est jamais loin, ni l'impérieuse mère, ni le père, capitaine de milice. A sa façon discrète et parfaitement bien élevée, Dugas se promène sans but dans Paris, à la recherche d'on ne sait quoi, une terre ferme peut-être. Il y avait dans ce maniaque de l'expression parfaite, une profondeur qui ne se retrouve, à l'époque, que dans la prosodie de Paul Morin. Est-ce là une nouvelle catégorie d'exil, l'insoupçonné? L'attirance du pays natal reste la plus forte, quels qu'en soient les mobiles. Marcel Dugas se retrouve chaque jour en face du Sénat, au **Pommier normand**, où il a la certitude absolue de retrouver, chaque soir, quelque compatriote, qu'il pourra admirer, moquer, pourfendre, parfois

aimer. Son retour s'accomplit par étapes, d'abord, pendant la guerre, à Ottawa, ensuite à Montréal, où il mourut. La vie de l'écrivain exilé, qui revient s'éteindre parmi les siens, se termine sur cette incertitude fondamentale: qui suis-je? Quel sens donner à mon pays? Quel volet est le plus précieux, la vie ou la mort? Il ne peut que s'enfoncer dans le sens de cette question qui remet en jeu son passé. Pour vivre comme il l'entendait, il a tourné le dos à ses origines; pour mourir comme il veut, selon la leçon des ancêtres et leur fidélité, il se détourne de sa terre choisie. Peut-être cette contradiction ne se résout-elle qu'à partir du moment où l'on ne reconnaît à l'écrivain qu'une patrie, qui est le langage. Dans ces conditions, Dugas ne serait pas plus un exilé à Paris que Bernanos au Brésil ou à Majorque.

L'exil peut donc être une rupture volontaire. Dans un premier temps, il permet à l'homme de se ressaisir, de donner sa mesure dans un climat intellectuel qui sied mieux à sa personnalité que celui de son pays d'origine. Le test, dans cette proposition d'exil volontaire, ce sera la mort. Le choix est pur si la mort correspond à la continuité organique de l'être. Sinon, il s'agit d'une longue et souvent belle promenade à travers la vie, dans un pays dont on n'épouse les joies et les revers que du dehors. Ce fut le cas de Roquebrune et de Dugas. Une vie sans appartenance culturelle et politique est un leurre. Elle accompagne l'homme, masquée, au lieu de l'imprégner. Les écrivains américains qui, tel Hemingway, ont vécu à Paris pour mieux revenir s'épanouir dans leur pays, ont su utiliser l'exil comme instrument créateur. Il ne leur avait pas été infligé. Ils en firent un pont entre l'ancien monde et le nouveau. Roquebrune et Dugas sont d'une autre espèce. Roquebrune fit de l'histoire ancienne; Dugas se replia sur lui-même. L'huître referma sa coquille, loin des luttes intestines d'ici, contente de produire, en milieu clos et chaud, une perle aléatoire.

L'exil de Hertel est autre. L'homme fut poussé hors de son Ordre par des forces qui le dépassaient, dont l'action coïncidaient en lui à une mutation intellectuelle. Il répondit aux puissances de la rigueur par la fuite en avant. Il se retrouva donc à Paris, à Vézelay, dans la position d'un écrivain que les élites véritables de son pays admirent et qu'une poignée de fanatiques mous

empêchera, pour longtemps, de s'exprimer. Son rêve avait été de devenir professeur de philosophie à l'Université de Montréal. Cette porte fermée, plus rien n'était possible que l'exil et le recommencement d'une vie. Il fut toujours libre de rentrer, à cette nuance près que l'avenir au Québec se bouchait lentement sous ses yeux. Son enseignement à l'Université de Kingston revêt à cet égard une valeur symbolique: il ne pouvait agir au Québec. Il fallait qu'on le requît ailleurs.

Les débuts de son exil parisien furent euphoriques. Il prétendit entrer en lice contre Sartre. Il dirigea des revues, fonda une maison d'édition. D'une certaine manière, il se voulut Français. Avec l'âge, l'ennui et la rancœur du solitaire malgré lui se mirent de la partie. Il vécut de plus en plus confiné à lui-même, vie en marge de tout, sinon de la maladie, que venaient entrecouper des voyages au Québec, voyages à la dérive eux aussi, Hertel logeant chez des amis, ressassant les mêmes vieilles histoires d'une année à l'autre. Car l'exil a cette particularité d'immobiliser l'exilé dans son propre passé. Le temps répond au souhait de Lamartine et suspend son vol pour toujours. L'exilé ne comprend pas que les choses aient pu changer sans lui. Ainsi Hertel avait tendance à donner à son rôle dans notre société une importance peut-être indue. Tout procédait de lui. Tout devenait souvenirs et ses derniers livres ont pour objet non seulement de raconter son temps, mais de lui donner son profil véritable, qui ressemble étrangement à Hertel lui-même. Il est certain que l'exil ronge. Il détruit l'une après l'autre les zones les plus fragiles de l'être: le respect des êtres, la générosité, la conscience de la relativité de tout, la modestie, le rapport à la nature, en sorte que la vision que l'homme a de lui-même et de la portée de son destin est déviée. Reste l'intelligence, mais à quoi sert-elle sans les élans de la sensibilité?

